

## Article

---

« A l'école buissonnière de la pensée »

Marcel Voisin

*Études littéraires*, vol. 21, n° 2, 1988, p. 89-102.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500850ar>

DOI: 10.7202/500850ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## À L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE DE LA PENSÉE

---

*marcel voisin*

---

En ce qui concerne la définition du sujet, ses limites, sa perspective historique, je renvoie les lecteurs à mon étude : « Regards sur l'essai en Belgique romane<sup>1</sup> » qui propose une série de pistes de réflexion et de recherche. L'esprit du présent article peut aussi se référer à ma publication sur la laïcisation de la littérature québécoise<sup>2</sup>, où j'essayais de montrer quelques affleurements d'une pensée que l'idéologie en place s'est efforcée de refouler jusqu'à la libéralisation de « la révolution tranquille ». Mutatis mutandis, la Belgique a connu une situation comparable à celle du Québec traditionnel en matière de cléricisation de la culture et de l'enseignement, mais pour des raisons historiques différentes. Rappelons-en l'essentiel.

L'affrontement entre le catholicisme et le protestantisme au 16<sup>e</sup> siècle s'est terminé par la scission en deux des Pays-Bas. Les provinces du nord constituèrent en gros les Pays-Bas actuels à écrasante majorité protestante jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle. Les provinces du sud, préfigurant la Belgique, demeurèrent catholiques. D'autant plus farouchement qu'elles constituèrent ainsi la marche la plus septentrionale du pouvoir pontifical<sup>3</sup>. La Contre-Réforme y exerça donc ses ravages sur tous les plans, stérilisant la vie culturelle par

le conformisme, le dogmatisme et le moralisme. L'Église, particulièrement conservatrice et ultramontaine, y acquit une puissance intraitable que seul put ébranler, de façon bien éphémère, le « Régime français » issu des conquêtes de la Révolution (1795-1815).

En fait, une lutte constante engagea les partisans de la liberté sur tous les plans contre l'orthodoxie en place, car il semble bien que les populations aient été particulièrement fécondes en « hérésies » vitalistes, libertines et autres<sup>4</sup>. Soit que les vieux paganismes gaulois et gréco-romain aient la vie plus dure qu'on ne l'a cru généralement, soit que la position de carrefour européen de nos provinces ait favorisé le brassage des idées, des coutumes et des mœurs, toujours propice à l'hétérodoxie.

Je choisis le témoignage de l'écrivain Georges Eekhoud (1856-1927), qui a quelque peu romancé un essai original et très documenté intitulé *les Libertins d'Anvers*<sup>5</sup>. Ce livre passionnant mais évidemment peu répandu s'ouvre par ces lignes révélatrices :

**Anvers fut de tout temps la ville païenne de la Cocagne belge. Son catholicisme de décor n'a guère plus de fond que celui de son illustre interprète, le grand Pierre-Paul Rubens, qui peignit les drames du Golgotha, hanté par les splendeurs de l'Olympe. De temps immémorial aussi, Anvers fut un foyer de libertinage, voire d'anarchisme érotique. Alors que ses sœurs des Flandres, Bruges et Gand, déchainaient des révoltes motivées par des raisons d'ordre exclusivement politique, Anvers ne cessa de fomentier les hétérodoxies. Son histoire nous déroule une chaîne presque continue d'agitateurs, d'hérésiarques et de prêtres hors des rangs, prêchant les libertés de la chair en même temps que celles de l'esprit, la réconciliation des corps et des âmes, la croisade contre les préjugés et les épouvantails bibliques. Aucun historien n'a encore, que je sache, entrepris l'étude de cette succession de prophètes libertins ; les pages suivantes tenteront de les mettre en lumière et de les situer dans leur milieu.**

Sans cette effervescence, on ne peut comprendre le sens profond du chef-d'œuvre de Charles De Coster, *Thyl Ulenspiegel*, ni l'*Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar<sup>6</sup>. Non plus que le radicalisme ou la violence de certaines révoltes individuelles au fil du temps, car la Contre-Réforme l'emporte finalement et pour longtemps après le bain de sang du 16<sup>e</sup> siècle organisé par le pouvoir espagnol dont l'Inquisition est tristement célèbre. Ainsi, l'emprise du catholicisme sur la vie quotidienne, et particulièrement sur l'enseignement, demeura constante et nous valut aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles des « guerres scolaires », originales et coûteuses, qui

ont divisé la population et dont les séquelles obèrent encore la vie politique et l'institution éducative<sup>7</sup>. Rien d'étonnant donc que l'expression de la pensée soit longtemps restée sous un étroit contrôle clérical, c'est-à-dire le plus souvent conformiste et timide, médiocre au sens originel, et qu'il faille chercher dans les marges de la culture l'audace, l'originalité et la force quand ce n'est pas le défi ou la provocation, ainsi qu'en témoigne, par exemple dans le domaine plastique, l'œuvre gravé d'un Félicien Rops<sup>8</sup>.



Dans l'école buissonnière que je propose, il m'est impossible de passer sous silence notre emblème littéraire en la matière : Maurice Maeterlinck, notre seul Prix Nobel de littérature (1911) et l'écrivain de loin le plus célèbre et le plus abondant. Mais il m'est aussi impossible de procéder à une visite guidée exhaustive de ce monument<sup>9</sup>. Par l'évocation d'un seul ouvrage tardif, à valeur quasi testamentaire, je voudrais indiquer qu'il convient de compléter et de nuancer l'image officielle d'un écrivain dont le prestige est tel que l'orthodoxie est tentée de le tirer à elle selon un usage courant. Même l'étude de Charles De Trooz<sup>10</sup> efface quelque peu l'hérétique. Elle réduit l'audace du penseur, souligne son mysticisme universel, les appels poétiques à la transcendance, l'interrogation métaphysique. Le grand critique écrit ainsi : « Son érudition n'est pas distincte de sa religion, laquelle ne doit rien aux religions ». C'est vrai mais ambigu, car cela joue sur le sens strict et le sens large du mot religion. Ou encore : « Il semble fixé dans l'agnosticisme », expression où le verbe atténue une position qui n'a pas varié mais qui gêne l'idéologie dominante, alors qu'un critique italien avait écrit un essai intitulé plus clairement : *Un ateo e un mystico*.

Le premier terme a volontiers été voilé en Belgique et le public connaît beaucoup mieux le poète, le dramaturge ou l'essayiste de la vie des insectes sociaux que le penseur qui s'interrogeait sur l'homme et sur le monde hors des sentiers battus ; on a même jusqu'à tenter de discréditer ce dernier et d'en écarter les lecteurs<sup>11</sup>. Prenons donc l'exemple de *la Grande Porte* paru en 1939<sup>12</sup>. Il s'agit d'un simple recueil de réflexions à peine ordonnées où le thème de dieu est central. L'incohérence de la mythologie judéo-chrétienne est d'emblée soulignée : « Si l'homme avait été Dieu, il ne se serait pas fait tel qu'il est. On a déjà assez de mal à

comprendre que Dieu l'ait fait ainsi. À quoi l'on répond : Il ne l'a fait ainsi que pour le mettre à l'épreuve. Quelle épreuve ? Pourrait-il espérer qu'il se révélerait autre qu'il l'avait fait ? » (p. 8.)

Quant au créationnisme, il est évacué : « Rien ne peut être détruit ; rien n'a été créé (p. 9) », en accord avec le fameux principe de Lavoisier dont on s'acharne à « oublier » les conséquences. L'idée du jugement dernier et, bien sûr, l'insane concept de l'Enfer — qu'on n'ose plus guère invoquer aujourd'hui — ne résistent pas mieux : « (...) le Dieu qui nous condamnera aux peines éternelles ne sera jamais que nous-mêmes (p. 21) ». Car le concept de Dieu n'est jamais que la projection dans l'absolu de l'esprit humain. « Nous avons créé Dieu parce que nous avons peur du néant qui, n'existant pas, ne pouvait nous faire aucun mal. Mais puisque ce Dieu ne dépendait que de notre imagination, pourquoi l'avoir créé vindicatif, souvent injuste, exigeant, tyrannique, incompréhensible et cruel ? Parce que nous le sommes (p. 27, cf. p. 188). »

Maeterlinck scie radicalement la branche sur laquelle tout clergé se perche pour exercer son pouvoir : « Et demande-t-il qu'on l'adore ? Ne lui suffit-il pas que nous soyons tels qu'il nous créa ? Notre prière, c'est d'exister (p. 66). » Il dénonce le « mégalothéisme » (sic), c'est-à-dire l'impérialisme théologique qui veut imposer à tous la même imagerie surannée : « Vous acceptez un masque fait en série, vieux, fatigué et souvent barbare puisqu'il nous vient de la Chaldée des Sumériens. N'ai-je pas le droit de préférer le mien, façonné de mes propres pensées et de mes propres mains ? » (p. 79.)

Comment croire à une « Vérité » aussi mesquine et parcellaire que celle produite par la seule tradition d'un peuple ? La prétention à l'universalité est aussitôt réduite à néant. « Voyez-vous l'esprit ou l'âme de l'univers, c'est-à-dire le Dieu des milliards de mondes répandus dans l'infini de l'espace et du temps, imaginer ces petites fables puérides du péché originel, du Fils rédempteur, de la pénitence, des mérites, des vertus, etc. et toutes ces inventions de moines échauffés ou de vieilles dévotes, devenir peu à peu la morale de l'humanité ? » (p. 40.) D'où cette apostrophe : « Votre Dieu pourrait être le mien, si vous consentiez à ne pas le rapetisser (p. 167). »

Son puissant paganisme, sa force sportive et son goût de vivre ne peuvent pas davantage supporter le moralisme judéo-chrétien,

volontiers teinté de sado-masochisme : « Les religions ont encombré, obscurci et empoisonné la conscience et la lucidité des hommes en appelant péchés des actes qui n'ont aucune importance (p. 24). »

Plane l'ombre tutélaire de Nietzsche... Et de vanter l'hérésie contre le plat conformisme des orthodoxies : « J'ignore si quelque hérésiarque a soutenu que les hommes ne pouvaient pécher. C'est l'hérésie qui me semble la plus naturelle. Du reste, les hérésies sont fréquemment plus intelligentes que les dogmes... » (p. 71.) D'ailleurs, les manichéismes, les apparentes incompatibilités que nous décelons d'ordinaire ne sont que produits de notre myopie : « Il n'y a pas de contradictions dans les bas-fonds de l'intelligence. C'est blanc ou noir ; et chacun reste logiquement et tranquillement dans son blanc ou dans son noir. Plus haut tout se contredit, parce que, petit à petit on apprend qu'on ne sait rien et que le "non" n'est qu'un "oui" qu'on ne comprend pas, comme le "oui" est un "non" qui s'est mal expliqué. Comment exiger que les centaines d'hommes qui se trouvent en nous ne se contredisent point ? » (p. 170.)

Cet échantillonnage suffira à faire comprendre que Maeterlinck « sent le soufre » si on l'examine de près et qu'une part de sa grandeur naît de son émancipation de l'idéologie dominante. Non sans risques. « On me maudit, on m'excommunie parce que je me permets de souligner certaines inconséquences, certaines contradictions, certains ridicules, certaines anomalies difficilement défendables (l'enfer, la responsabilité des anges et de l'homme, etc.) du Dieu que l'Église nous impose. » Et il ajoute avec une pointe d'humour : « Au lieu de me frapper d'anathème, ne serait-il point préférable, je ne dis pas de me canoniser dès aujourd'hui, mais de me féliciter ? » (p. 149.)



L'étonnant Edmond Picard<sup>13</sup> vaut aussi un détour, car sa carrière brillante et sa place déterminante dans la vie culturelle méritent notre attention. Derechef, je me limiterai à un livre quelque peu étrange : *Vers la vie simple*, également écrit à l'extrême fin de sa vie comme une sorte de testament spirituel et dont le sous-titre exprime bien l'ambivalente inspiration : *Quelques pages d'un terrestre pèlerinage*<sup>14</sup>.

« Pèlerinage » connote une attitude religieuse et nous pourrions avoir affaire avec un de ces livres prêcheurs et moralisateurs — certains aspects du style et de l'éloquence n'y échappent pas et datent terriblement — qui encombrant notre littérature. Mais « terrestre » vient le corriger, supprimant l'usuelle transcendance et renvoyant l'élan spirituel à la morale sociale.

En effet, il s'agit d'une aspiration personnelle au dépouillement par un souci de justice sociale qui s'ancre dans la généreuse révolte socialiste et dénie toute valeur morale au capitalisme. L'idéologie du profit y est durement stigmatisée comme idéal vulgaire, universelle maladie du cœur et catastrophe sociale <sup>15</sup>.

Edmond Picard, qui fut riche et mena une vie fastueuse, veut rompre avec ce tourbillon factice <sup>16</sup> qui « a pour auxiliaires l'esprit de vanité, l'esprit de domination, l'esprit de jouissance (p. 30) ». Il souhaiterait que son relatif dépouillement serve d'exemple et soit le signe d'une humanité meilleure qu'il appelle au nom de la justice puisque la charité et l'exemple de Jésus n'ont pas encore porté leurs fruits.

C'est donc dans un esprit résolument laïque <sup>17</sup> qu'il manifeste son idéal naïvement romantique, effleuré par Rousseau, mais rejoignant en fait le véritable Épicure, sorte de moine païen, car s'il invoque « la Divinité », c'est comme « symbole de la suprême intelligence et de la suprême bonté (p. 62) », à l'encontre de la récupération bourgeoise de l'Évangile. « Mais trop engagée dans le siècle, l'Église a transigé avec Satan (p. 73). » C'est plutôt la nature, « fille du grand Pan » qui le console et le soutient (p. 88).

Mû par son idéal politique, il imagine même qu'il serait préférable aujourd'hui de remplacer l'ascétisme monacal par un « renoncement vers la vie ouvrière » qu'il illustre par un curieux récit symbolique situé dans le Nouveau Monde, précisément dans l'État du Nebraska. Quatre jeunes filles de la bourgeoisie locale prennent solennellement non le voile mais la blouse, gagnant désormais leur vie fièrement en ouvrières d'usine, partageant la vie prolétarienne et faisant vœu de n'épouser qu'un ouvrier (pp. 98-102). Ainsi Picard élève-t-il en exemple, de façon inattendue, une véritable vocation laïque et socialiste à laquelle il estime s'être rattaché trop tardivement, se consolant à l'idée du rayonnement culturel qui fut le sien grâce à sa fortune.

Car seule la culture est importante<sup>18</sup>. Elle est la transcendance humaine qui donne son plein sens, par le savoir, la beauté et la création, à la destinée des hommes qui pourrait être sublime sans le boulet de l'argent. Et il s'inquiète d'un avenir mondial qu'il pressent placé sous la coupe implacable du profit : « Un Impérialisme anglo-américain gigantesque, effrayant de réalité arrogante, va-t-il remplacer l'Impérialisme que rêvait le Pangermanisme ? » (p. 133.) Il écrit cela en 1922, au lendemain de la première guerre mondiale, mais son propos demeure d'une actualité étonnante<sup>19</sup>.



Typiquement belge est Roger Avermaete, né à Anvers en 1893, qui a publié dans les deux langues et qui s'est notamment fait connaître comme critique d'art de réputation mondiale<sup>20</sup>. Sa valeur de satiriste et de polémiste s'en trouve quelque peu occultée. Pourtant, il déploie une liberté d'esprit exemplaire et une verve goguenarde remarquable dans l'histoire ou dans les lettres qui le situent comme moraliste héritier de Rabelais, Montaigne et Voltaire<sup>21</sup>. Il a touché à tous les genres et sa production — énorme — s'est surtout orientée après 1945 vers le domaine des idées.

Examinons sommairement un très bref recueil d'aphorismes : *Balises légères*<sup>22</sup>, dont l'avant-dernière maxime pourrait lui servir de devise : « Vivre, à l'abri d'un sourire ». Sous cet humour érasmien, nous retrouvons l'héritage de Maeterlinck avec moins de mysticisme et une pointe plus acérée<sup>23</sup>.

« Penser comme tout le monde, c'est essentiellement s'abstenir de penser (n° 4). » Le ton est donné. « L'homme ne se résigne pas à n'être rien. Tout le mal vient de là : ou fanfaron ou dictateur (n° 16). » C'est le même pessimisme lucide et stoïcien sur fond d'inébranlable agnosticisme<sup>24</sup>.

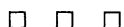
- Comme tous les dieux sont muets, l'homme espère qu'il les entendra plus tard — après sa mort (n° 112) ;
- Pourquoi Dieu omnipotent et infiniment bon aurait-il créé la vie à base de carnage ? (n° 121) ;
- Dieu : — Tu me penses, donc je suis (n° 152).



Roger Avermaete illustre le courant libertin ou libertaire au meilleur sens en défendant avec une obstination souriante l'irréductible liberté de la pensée.

**« Le dernier bastion de la liberté : l'esprit  
La seule défense contre  
l'ignorance politique  
le fanatisme religieux  
le caporalisme sous toutes ses formes  
l'hypocrisie (n° 119). »**

Cette liberté fondatrice de la dignité humaine, il la défend tous azimuts et ses flèches n'épargnent personne : « Les libres penseurs ne sont pas toujours libres et, souvent, ils ne pensent guère (n° 120). » Il se rapproche de Picard lorsqu'il se souvient de sa période « révolutionnaire du genre idéaliste<sup>25</sup> » et qu'il stigmatise le ressort abominable de notre société : « L'argent détériore tout : la machine de l'État, la politique, l'industrie, le commerce, la religion, la justice et la morale. Seul, le pauvre est pur, mais il est écrasé. » Pour Avermaete, « la religion est un fait collectif qui relève de la police sociale (n° 146) ». Et cette police, comme je l'ai signalé dans l'introduction, remonte à la Contre-Réforme où « le peuple, toute velléité d'hérésie éteinte, s'adapte à ces formes ostentatoires de la dévotion. Espérons qu'à la manière de Rubens, le maître du jour, ils n'oublient jamais les joies païennes<sup>26</sup>. » Pareille police n'est efficace que grâce à l'insondable bêtise humaine magistralement épinglée dans *L'homme est bête et l'a toujours été*. Le premier chapitre « De l'homme et de l'au-delà », ainsi que les chapitres trois « Du merveilleux », quatre « Des voyants et des charlatans » et six « Du fanatisme religieux » concernent particulièrement notre propos qu'ils corroborent avec l'esprit tout érasmien de *l'Éloge de la folie*.



L'œuvre de Simon Leys, sinologue de réputation internationale<sup>27</sup>, illustre aussi, à sa manière, l'esprit de libre examen. Au plus fort de l'intoxication maoïste de l'opinion mondiale, quand il était de bon aloi de célébrer « le grand Timonier », les « Cent fleurs » et « la révolution culturelle », ce fin connaisseur de la civilisation chinoise fut quasi seul à dénoncer, preuves à l'appui, une des grandes impostures du 20<sup>e</sup> siècle.

En publiant coup sur coup *les Habits neufs du président Mao* (Champ libre, 1971), *Ombres chinoises* (Laffont, 1974) et *Images brisées* (Laffont, 1976), cet érudit doublé d'un polémiste de talent a sauvé l'honneur de la classe intellectuelle, trop prompte aux emballements et aux modes, trop aisément manipulable — Julien Benda l'avait déjà dénoncé avant la dernière guerre — en dépit de sa fonction première de vigilance.

À une probité à toute épreuve, loin du bruit médiatique, Simon Leys joint une connaissance approfondie du terrain et de la langue. S'il publie sur la Chine, ce n'est pas comme tant d'autres, avides de notoriété fugace ou de tirages illusoires, après un voyage touristique de quelques semaines sur invitation officielle...

Dans un style d'une admirable pureté classique, il conduit de main de maître une démystification rigoureuse d'une grande efficacité analytique. Mais une passion intense de la vérité, des vraies valeurs, la réserve et l'élégance animent son discours. Sa critique en acquiert un tranchant irrécusable au service d'une rare noblesse d'inspiration.

Impossible de détailler une œuvre aussi dense et tellement liée aux controverses de l'actualité. Je me bornerai à attirer l'attention sur le non-conformisme de deux œuvres : un recueil d'essais un peu moins connu, intitulé d'après une estampe de Luo Pin (18<sup>e</sup> siècle) *la Forêt en feu*<sup>28</sup> ; et sa toute récente étude sur Confucius. Dans le recueil, typique de sa manière et de son esprit, Simon Leys nous promène des arts traditionnels de la Chine à l'œuvre de Han Suyin, des récits de missionnaires jésuites du 19<sup>e</sup> siècle à la politique internationale contemporaine ou au problème délicat et méconnu des droits de l'homme dans la Chine d'aujourd'hui.

Ce qui unit cette disparité apparente c'est l'intraitable souci de dignité et de vérité, uni à la qualité de la pensée. L'érudit réfute avec autant de brio les clichés séculaires sur une civilisation incomprise parce que foncièrement différente tout en restant fascinante que les erreurs et les aveuglements idéologiques contemporains. Il fait le ménage de façon décisive sans souci du tabou ou de la réputation : le « fascisme féodal » de Mao, la bêtise du président Carter ou les duplicités intéressées de Han Suyin y sont proprement et définitivement exécutés. Le

savoir, vivifié par une telle liberté d'esprit, devient une eau de jouvence jaillissant d'une information banalisée, boueuse et moutonnaire. Rien de tel que la passion maîtrisée par une intelligence libre !

Mandarin au meilleur sens du terme, Simon Leys est celui qui sait, qui guide vers la lumière, animé par l'éternel projet de plénitude humaine. Projet que sapent avec une terrible constance l'intérêt vulgaire, la courte vue, la bêtise. Au-dessus de la mêlée, souverain de l'esprit, il a choisi le seul parti digne de l'homme, celui de l'excellence. Ainsi nous montre-t-il les ravages de l'incompréhension entre l'Europe et la Chine. Par exemple, sur le plan religieux : « Le concept d'un Dieu personnel, extérieur à sa création, est entièrement étranger à la cosmologie chinoise (p. 22). » Dès lors, ce peuple de païens qui ne peut accepter le dogme judéo-chrétien est voué au mépris qui conforte l'impérialisme politique. Une propagande systématique va le couvrir de vices imaginaires faussant à jamais le dialogue, pourtant possible au départ.

D'autre part, un tel fait ruine à jamais la prétention à l'universalité dont la propagande chrétienne nous rebat les oreilles. Et de citer Lu Xun : « Ne croyez que ceux qui doutent (p. 210). » Dans le même esprit, nous apprenons que « les droits de l'homme ne sont pas une notion étrangère à la Chine moderne (p. 116) » et cette nouvelle rabat un peu le caquet à notre européo-centrisme triomphaliste.

Analysant la vie et l'œuvre du père Régis-Évariste Huc<sup>29</sup>, il montre bien l'ambivalence du personnage, la rivalité dans son discours entre les préjugés tenaces et les observations sur le terrain, la prégnance de plus en plus forte sur ce missionnaire hors du commun de l'impérialisme colonisateur. Il rapproche sa déplorable évolution finale d'un Claudel xénophobe et sénile, ingrat envers une civilisation qui avait fécondé son talent (p. 71). Ce destin ambigu illustre la confusion de nos rapports avec l'Empire céleste, prétexte jusqu'à nos jours à diverses mystifications intéressées<sup>30</sup>.

Si l'on préfère le polémiste incisif, on lira avec allégresse et profit le chapitre consacré à Han Suyin : « l'Art de naviguer » (pp. 181-193) et le suivant intitulé ironiquement : « Ces experts qui nous expliquent la Chine » (pp. 195-207). Le connaisseur y cloue au pilori avec verve tous ces amateurs brouillons, ces

illusionnistes stipendiés qui ont fait l'opinion à coups de pittoresque facile et de propagande déguisée, à l'image d'un mauvais film d'Hollywood.

La même qualité d'esprit, la même distinction d'écriture se retrouvent dans l'œuvre de pure érudition — six ans de travail — consacrée à Confucius et qui fut saluée par Claude Roy — un des rares sinophiles qui trouvent grâce aux yeux de Leys — comme un coup de maître pour restituer au vieux penseur son éternelle jeunesse et son authenticité. Car « Confucius avait fini par ressembler à ces statues que des hordes de pigeons ont couvertes de leurs fientes et dont on ne distingue plus les formes<sup>31</sup> ». Très justement, Claude Roy rapproche la personnalité de l'essayiste et un propos de Confucius rendu à son efficacité et à sa concision dans la nouvelle traduction ascétique et rigoureuse : « Le maître rejetait absolument quatre choses : les idées en l'air, les dogmes, l'obstination, le moi. » Remarquable hommage...

Nous pourrions continuer en reprenant au compte de Leys ce que l'auteur de *la Chine dans un miroir* dit du sage chinois : « dans l'ensemble, si le maître enseigne quelque chose, c'est avant tout l'irrespect premier, le courage de la pensée, la gaieté hardie, l'humour critique, la saine incrédulité et une bonhomie qui retrouve son sens originel : la générosité de l'homme bon ».

Cette générosité paraît pudiquement voilée du souci de servir l'homme, même dans les commentaires les plus savants : « La leçon universaliste de l'humanisme confucéen présente une singulière pertinence pour notre âge qui est devenu celui des "brutes spécialisées"<sup>32</sup>. »



Notre école buissonnière s'arrête à l'évocation de cet Orient lointain, largement incompris. Le lecteur aura saisi qu'elle pourrait se poursuivre longtemps encore selon des sentiers plus ou moins escarpés et verdoyants. Nous espérons seulement l'avoir mis en appétit de flânerie et de promenade à l'écart des voies frayées afin de mieux découvrir la variété des richesses insoupçonnées de ce paysage peu exploré qui constitue aussi

la toile de fond de nos lettres et où se manifeste parfois mieux qu'ailleurs l'originalité créatrice.

*Université libre de Bruxelles*

### Notes

- <sup>1</sup> *Quaderni di Francofonia* — « Cheminement dans la littérature francophone de Belgique au 20<sup>e</sup> siècle », dir. Anna Soncini, Léo S. Olschki editore, Firenze, 1986. Sans entrer dans les problèmes ardu de la définition des genres, je citerais volontiers André Belleau : « On se rappellera l'étymologie latine du mot "essai", *exagium*, lui-même dérivé du verbe *exigere*, lequel a deux sens : *peser* (l'essai "pèse" les idées ; *l'examen*, forme savante d'*exagium*, pèse les mérites des candidats) et *chasser hors d'un lieu* (d'où *essaim*, forme non savante mais populaire d'*exagium*). L'essai n'est pas une pesée, une évaluation d'idées ; c'est un essaim d'idées-mots. » (« Petite essayistique », *Liberté*, n° 150, déc. 1983, p. 9.)
- <sup>2</sup> *Littérature québécoise. Voix d'un peuple, voies d'une autonomie* édité par Gilles Dorion et Marcel Voisin, Éditions de l'Université libre de Bruxelles, 1985.
- <sup>3</sup> Voir notamment Els Witte et Jan Craeybeckx, *la Belgique politique de 1830 à nos jours*, « Archives du Futur-Histoire », Labor, Bruxelles, 1987, pp. 9–28. On comprend que la réunion à la couronne protestante des Pays-Bas en 1815, après la défaite de Napoléon à Waterloo, ne pouvait être que fragile et temporaire.
- <sup>4</sup> Voir notamment Raoul Vaneigem, *le Mouvement du Libre-Esprit*, Ramsay, Paris, 1986, (voir compte rendu).
- <sup>5</sup> 1<sup>re</sup> édition, Mercure de France, Paris, 1912, réédité en 1934 à Bruxelles par la Renaissance du Livre.
- <sup>6</sup> Voir l'article d'Adolphe Nysenholc.
- <sup>7</sup> Voir mon article « L'Enseignement moral en Belgique », dans *Arrimages*, n° 4, automne 1987, Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval, Québec, pp. 28–32.
- <sup>8</sup> Rops fut le seul artiste célébré par Baudelaire qui stigmatisa si durement la médiocrité belge pour des raisons à la fois subjectives et objectives, car il visita le pays avant son véritable essor littéraire et culturel qui date des années 1880. Sur F. Rops, consulter notamment R.L. Delevoy ; G. Lascault, J.P. Verheggen et G. Cuvelier : *Rops*, « Cosmos Monographies », Lebeer Hossmann, Bruxelles — Hambourg, 1985.
- <sup>9</sup> Pour un autre aperçu, je renvoie à la note 1. Je choisis ici un ouvrage que je n'y ai pas évoqué. « En Belgique, l'essai philosophique, malgré la leçon de Maeterlinck, est une plante assez rare », notait Fernand Desonay, l'éminent critique et professeur liégeois, soulignant ainsi le rôle exemplaire de l'auteur de dizaines d'ouvrages de réflexion mondiale ment lus et traduits.
- <sup>10</sup> « Maurice Maeterlinck », in *Les Lettres françaises de Belgique*, dir. G. Charlier et J. Hanse, la Renaissance du livre, Bruxelles, 1958, pp. 443–460.

- <sup>11</sup> Voir par exemple, Camille Hanlet, *M. Maeterlinck. Les dangers d'une œuvre littéraire*, Liège, 1942. N'oublions pas qu'à propos de son essai *la Mort*, Maeterlinck avait subi les foudres de Rome qui avait décrété la mise à l'Index de « toutes ses œuvres qui attaquent la religion et les bonnes mœurs. »
- <sup>12</sup> « Bibliothèque Charpentier », éd. Fasquelle, Paris, 1939, 252 p. Maeterlinck compte alors 77 ans. Il mourra dix ans plus tard. D'emblée, l'auteur s'excuse du décousu de son propos, en invoquant Pascal écrivant sur le pyrrhonisme (p. 9). Comme souvent chez le proluxe Maeterlinck, il y a des redites, des approximations, un mélange de poésie et de science qui peut irriter les tenants de la séparation des genres, des hypothèses gratuites et à l'emporte-pièce, etc. Mais l'ensemble est sauvé par la force des intuitions, la puissante et stimulante hétérodoxie, ainsi que par la qualité du style, en particulier l'art de l'aphorisme.
- <sup>13</sup> Voir mon article cité dans la note 1, le compte rendu du livre de Maeterlinck : *Introduction à la psychologie des songes* et celui du livre de Paul Aron : *les Écrivains belges et le socialisme*.
- <sup>14</sup> Édition F. Larcier, Bruxelles, 1922.
- <sup>15</sup> Notamment pp. 13, 24, 27, 29-30, 38, 41, 43, 57, 63, 113...
- <sup>16</sup> Il souligne que la vie mondaine tue l'être : « Dis-moi ce que tu as et non pas ce que tu es (p. 13). » Cf. p. 29 : « Et qui, en ce trouble sujet, définira les moyens honnêtes ? » On songe à Proudhon : « La propriété, c'est le vol ! » À la page 38, Picard n'hésite pas à parler de « métiers de pirates et de pillards. »
- <sup>17</sup> Voir notamment pp. 53, 62, 73, 79, 88, 93, 102, 127... N.B. J'adopte l'orthographe « laïque » même au masculin selon la recommandation de Robert Escarpit reprise par le Centre d'Action Laïque de Bruxelles.
- <sup>18</sup> De cette attitude, on pourrait rapprocher le cas typique du Vicomte Spoelberch de Lovenjoul qui consacra tout son temps et toute sa richesse — sous la risée des bourgeois et de sa classe — non à « faire la noce » mais à rassembler un véritable trésor de littérature du 19<sup>e</sup> siècle qu'il légua, par dépit d'être incompris en Belgique, à l'Institut de France, et qui constitue aujourd'hui l'incalculable bibliothèque de Chantilly, indispensable aux chercheurs du monde entier.
- <sup>19</sup> Détail piquant — si j'ose dire ! — il prit pour emblème « un hérisson tenant dans les dents ce phylactère : "Je gêne" (p. 11) ». Voilà un ancêtre peu connu du désormais fameux « hérisson fouronnais » (le problème linguistique des Fourons), qui a gêné à ce point nos divers gouvernements récents qu'il en fit tomber plusieurs, dont le dernier !
- <sup>20</sup> Voir en particulier sa magistrale étude sur *Rubens et son temps* (Brépols, Bruxelles, 1964) et ses essais sur Rembrandt, Rik Wouters, James Ensor, Constant Permeke ou Frans Masereel. Honneur rare, il fut élu membre de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France le 30 avril 1980.
- <sup>21</sup> Sa *Nouvelle Histoire de Belgique* (Arcade, Bruxelles, 1971) a suscité des remous comme ses quelque deux cents *Lettres ouvertes aux écrivains belges*, dont le franc-parler avait l'art de choquer les vanités. Un titre comme *l'Homme est bête et l'a toujours été* (J. Antoine, Bruxelles, 1980) indique bien sa manière. Consulter notamment : Désiré Denuit, *Roger Avermaete, le non-conformiste*, Fonds Mercator, Bruxelles, 1979.
- <sup>22</sup> Recueil publié par l'auteur en tirage limité en février 1962 (66 p.).

- <sup>23</sup> On croirait lire Maeterlinck lorsqu'Avermaete écrit : « Adversaire de la religion ne signifie pas nécessairement négateur de Dieu. On peut, par exemple, s'en faire une idée trop haute (n° 222) » ou « La mort n'existe pas pour l'espèce (n° 134) ». Il est parfois aussi très proche de l'Anatole France des *Opinions de Jérôme Coignard*.
- <sup>24</sup> Voir la préface de Désiré Denuit au *Catalogue Roger Avermaete* de la Bibliothèque Royale, Bruxelles, 1979, notamment pp. viii-ix.
- <sup>25</sup> Au départ, sympathisant de la révolution russe de 1917, il anima la revue et les éditions « Lumière » (titre révélateur!) à Anvers entre 1920 et 1922 publiant notamment Romain Rolland, André Baillon, Bob Claessens, Léon Tolstoï, Jean-Richard Bloch, Paul Neuhuys, Franz Hellens, Marie Gevers, Jean Tousseul, etc. Mais vite écoeuré par le fanatisme, il s'éloigna progressivement de la politique : « Les abus de la dictature sont tels qu'il faut bien se résigner à la démocratie (n° 87) » ; « L'opinion publique ? — Les mots d'ordre de la presse et des partis (n° 100). » Dans *Belgique, où vas-tu ?* (J. Antoine, Bruxelles, 1983), un chapitre s'intitule « la Particratie déchaînée » et n'est pas tendre pour le civisme belge anémié à jamais, selon l'auteur, par l'influence historique de l'Église assortie d'un matérialisme vulgaire et borné (pp. 72-85). Voir aussi le portrait moral du Belge moyen à la page 29.
- <sup>26</sup> *Belgique, où vas-tu ?*, p. 69. On fera le rapprochement avec *les Libertins d'Anvers* de Georges Eekhoud.
- <sup>27</sup> Sous son nom véritable, Pierre Ryckmans, il a signé des études telles que *la Vie et l'œuvre de Su Rensham, peintre rebelle et fou dans la Chine du 19<sup>e</sup> siècle* (1970) et, tout récemment, une traduction annotée de Confucius, préfacée par Etiemble : *les Entretiens de Confucius*, « Connaissance de l'Orient », Gallimard, 1987, 169 pages. Il a aussi traduit Lu Xun (*la Mauvaise Herbe*, 10/18, 1975) et Kouo Mo-jo (*Autobiographie*, Gallimard, 1970). Il aurait emprunté le nom propre de son pseudonyme au beau livre *René Leys* de Victor Segalen, ce qui le situe d'emblée à bonne école.
- <sup>28</sup> *La Forêt en feu — Essais sur la culture et la politique chinoises*, Collection « Savoir », éd. Hermann, Paris, 1983, 231 p.
- <sup>29</sup> Régis-Évariste Huc, *l'Empire chinois*, réédité par les Éditions du Rocher, Monaco, 1980. Il s'agit de la suite méconnue des *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet* qui connut un vaste succès au 19<sup>e</sup> siècle.
- <sup>30</sup> L'ambivalence est parfois interne. L'analyse du cas de Lu Xun montre aussi une subtile dialectique entre l'hérésie et l'orthodoxie dans la vie et l'œuvre de ce personnage emblématique, particulièrement lucide et pourtant récupéré d'étrange façon par le maoïsme.
- <sup>31</sup> *Le Monde*, 27 novembre 1987.
- <sup>32</sup> *Les Entretiens de Confucius*, p. 120. Le propos ne serait certes pas démenti par le philosophe Michel Henry (*la Barbarie*) non plus que par le *Groupe Science-Culture* (1, rue Descartes, 75005 Paris) qui publie une *Lettre mensuelle*.